

**Lille, La Maison Folie de Wazemmes**  
**Débat. Dimanche 31 octobre**

**Regards d'artistes sur le monde et l'exil**

Christiane Véricel avec sa compagnie Image Aiguë travaille depuis une vingtaine d'années à la reconnaissance entre les cultures par la rencontre théâtrale de populations diverses autour de thèmes d'actualité.

Chorégraphe réalisateur, Philippe Jamet du Groupe Clara Scotch, désire dans ses Portraits dansés « apporter un témoignage humaniste et sociologique à travers un prisme artistique », une confrontation qui passe par l'étude du geste, de l'alphabet chorégraphique des cultures.

L'agence de production photographique DailyLife présente, dans l'exposition Emigrance, les carnets de routes photographiques de voyageurs : émigrants venus d'ailleurs pour s'installer dans le Nord Pas de Calais et dont les artistes ont suivi le parcours.

Tous ces artistes, présents du 29 oct. au 1<sup>er</sup> nov. 2004 à la Maison Folie de Wazemmes sont concernés à leur manière propre par la dimension culturelle de l'autre en Europe et dans le monde ... Leurs visions diverses sur une planète en mouvement sont autant de questions pour de nouveaux échanges autour de l'exil et de l'ouverture au monde par l'art...

**Intervenants**

**Christiane Véricel**, metteur en scène de la Compagnie Image Aiguë

**Teresa Suné**, institutrice missionnée par le gouvernement de la Catalogne pour étudier l'impact en milieu scolaire de l'arrivée d'enfants nouvellement immigrés

**Mara Borchardt**, ONG « CREAR valle la pena »

**Carl Cordonnier**, directeur de l'agence de production photographique Dailylife

**Eric Le Brun**, photographe

**Bertrand Verfaillie**, journaliste

**Penny Rae**, chef de projet British Council

**Débat animé par Luc Hossepied**, journaliste.

**Luc Hossepied**

L'exposition « Émigrance », qui se déroule actuellement dans la Maison Folie, a été coordonnée par Carl Cordonnier qui a travaillé longtemps dans l'humanitaire et qui, aujourd'hui, en tant que photographe avec l'agence Dailylife, réalise des travaux photographiques interpellant des émigrants venus d'ailleurs pour s'installer dans le Nord-Pas-de-Calais, et dont les artistes ont suivi le parcours. Il s'agit de personnes plutôt intégrées ici qu'on ramène, à un moment donné, dans leur pays d'origine, suivis par des photographes. Quelques photographies ont été choisies, illustrées du texte d'un journaliste qui raconte cette histoire.

Comment avez-vous sélectionné les gens qui ont accepté de se mettre en scène ? Quel part de jeu ou de vérité y-a-t-il ?

**Carl Cordonnier**

C'est un projet qu'on mène depuis une dizaine d'années, depuis le début des productions de Dailylife. On a travaillé avec deux associations : L'ABEJ, qui s'occupe des jeunes majoritairement demandeurs d'asile, et avec une autre association « Vieillir Autrement » qui travaille avec des personnes âgées.

C'était un projet intergénérationnel dans ses racines, qui avait pour objectif de faire le voyage à rebours sur le lieu de départ, pour faire comprendre qu'on ne vient pas de nulle part, et qu'il y a une histoire. L'objectif était également de donner à voir le point de vue, les sentiments, donner à comprendre ces trajectoires qui sont toujours riches, compliquées, parfois dramatiques, mais toujours passionnantes.

C'est un projet qui a pris trois ans. On a rencontré les personnes, on a fait un travail d'approche et de compréhension mutuelle avant de faire des photos. Tant qu'on est resté en France, ils ont accepté de jouer le jeu, mais la confiance s'est réellement instaurée au moment où on est reparti sur leurs traces, leur lieu de départ. Ils nous ont donné quelque chose et nous étions dépositaires de leur confiance et tout le travail a réellement commencé à ce moment-là.

**Luc Hossepied**

Le voyage, c'est un billet d'avion pour le photographe et celui qui est photographié, étiez-vous toujours, les uns et les autres, en représentation ?

**Carl Cordonnier**

C'est une tranche de vie. On a passé parfois une semaine dans le village, en gardant une distance qu'eux mettent par rapport à nous et c'était à nous de trouver l'espace pour exprimer une partie de ce qu'ils acceptent de nous confier. C'est un travail en duo qu'on restitue en fonction de l'échange qu'on a eu avec eux au préalable.

**Luc Hossepied**

Est-ce que le journaliste a accompagné le photographe et le photographié, et pourquoi les photos ont-elles besoin de texte ?

**Carl Cordonnier**

C'est un travail qui a des racines journalistiques, mais qui trouve un écho dans une expression d'auteur. Bertrand Verfaillie et Anne ont trempé leur plume dans cette encre-là, qui est celle de nos images, où l'on essaye de faire en sorte qu'il y ait plus une expression sensible qu'un simple propos journalistique. C'est une façon de transcender l'histoire et d'en donner toute sa dimension.

**Luc Hossepied,**

Éric le Brun, tu es sociologue de formation, et photographe de profession. Combien as-tu suivi d'histoires d'Émigrance ?

**Éric Le Brun**

Je suis parti en Bosnie accompagner un jeune qui avait été sorti de Sarajevo par l'association Équilibre à l'âge de quatorze ans. Il en était parti sans savoir combien de temps il resterait à l'étranger ; la situation transitoire devient durable et, dix ans après, il devient ingénieur ici en France. Je suis également allé au Sénégal et au Maroc.

**Luc Hossepied**

On te doit donc la photo de ce jeune de Sarajevo, celle de Mariam, et celle d'Aïcha, face au cimetière de Maubeuge...

**Éric Le Brun**

... Dans ces trois images, on retrouve la représentation avec le personnage de ses premiers moments ici en France et des endroits auxquels ils avaient coutume de se confier, ne pouvant se confier à personne. Aïcha allait toujours au même endroit, dans ce cimetière où personne ne la dérangeait...

**Luc Hossepied**

Carl nous disait qu'il faut apprendre la personne, la comprendre et transcender ce qu'elle vit. Comment ça se passe ? Le photographe suscite-t-il quelque chose, ou bien est ce qu'il n'est que le témoin ?

**Carl Cordonnier**

Je crois que c'est surtout les temps sans photographies qui sont importants, ceux où l'on ressent la personne, où l'on catalyse toutes ces observations qui devront se retrouver dans

l'image. On est presque comme un passager clandestin dans cette histoire... On partage des émotions avec des gens qu'on ne connaissait pas du tout, on se trouve dans un nouvel espace sur lequel on n'a pas forcément d'autres réponses que celles de suivre la personne que l'on photographie.

**Luc Hossepied**

François Daumerie, tu es technicien radiologue de métier et photographe amateur. Combien de voyages as-tu fait ?

**François Daumerie**

J'ai fait trois parcours, l'un avec Mio, la Japonaise, un autre avec Eddy, le Tunisien et le dernier avec Gadji qui est du Daghestan. On n'a pas pu retourner avec lui au Daghestan, mais on a essayé de retrouver l'ambiance de son pays à Nantes où il y a une importante communauté daghestanaise. Le travail n'a été possible que parce qu'il y a eu toute cette préparation en amont, que l'on a appris à les connaître, qu'ils nous ont fait confiance. On a participé également aux entretiens qui ont été faits avec eux par Bertrand et Anne et qui nous ont permis de mieux connaître leur histoire, mieux comprendre cette histoire qu'ils nous ont offerte. Il faut, en une vingtaine de photos, arriver à raconter la bribe d'histoire qu'on a perçu du personnage et également qu'il se reconnaisse à travers ces clichés.

**Luc Hossepied**

Qu'est ce qu'un exilé ?

**François Daumerie**

On est tous des exilés par moment... On a des racines, mais on peut s'arracher de ces racines, les déplacer... Il y avait des moments où l'on s'est senti un peu en situation d'exilé, de fragilité, où l'on était désorienté, mais l'on a reçu, de la part de ces gens, un accueil, et ils nous ont rassuré.

**Éric Le Brun**

Pour moi, un exilé, c'est quelqu'un qui arrive quelque part en changeant non seulement d'espace, mais de lumière, de temps, de couleur... Où tout ce qui peut faire les repères de quelqu'un disparaît brutalement, et après, c'est la faculté à renaître.

**Luc Hossepied**

Les gens que vous avez sélectionné n'étaient-ils pas des gens psychologiquement assez forts pour oser retourner là-bas, affronter le regard, et votre regard sur l'exil n'est-il pas un peu faussé par cette sélection ?

**Carl Cordonnier**

On a pris effectivement des gens qui sont déjà intégrés ici, qui sont souvent impliqués dans des associations, qui travaillent...

**François Daumerie**

...Comme le projet durait très longtemps, il y a quand même des personnes qui étaient dans des situations précaires et l'on ne savait pas du tout comment évoluerait leur situation...

**Luc Hossepied**

Et pour toi Carl qu'est ce qu'un exilé ?

**Carl Cordonnier**

Est-ce que c'est simplement avoir quitté son pays ? Je ne crois pas. Si on a décidé de partir, on n'a pas les mêmes frustrations que si on a été forcé de partir... Je crois que l'exil c'est une multitude de situations dans lesquelles on peut se trouver... Moi, j'étais un peu pris dans les mots, sur ce travail-là... Était-ce un travail sur les chemins de l'exil, un travail sur les migrants, sur les apatrides ? On n'a pas trouvé de mots qui correspondaient vraiment à ce qu'on voulait faire. C'est quand j'ai vu les images que je me suis dit qu'on avait travaillé un peu sur ce qu'on appelle, en portugais, le « Saudade », c'est-à-dire le manque, la solitude, beaucoup de sentiments différents. On a travaillé sur cette dimension-là dans l'histoire de ces personnages, d'où le titre de l'exposition, qui est une contraction du mot errance et du mot

émigration, mot plus poétique qui s'attache plus aux sentiments des gens qu'à leur statut politique économique et social. C'est ce qui en donne, à mon avis, la force, une manière de lutter contre les mots qui nous ont fait faux-bond et qui, dans les dictionnaires, certainement à cause de notre passé colonial, font qu'on a mis de côté les sentiments des gens.

**Luc Hossepied**

À quoi ça leur a « servi » ?

**Carl Cordonnier**

Ce fut une sorte de révélation pour un certain nombre. Pour certains, cela leur a permis aussi de raconter leur histoire plus en détail, à la surprise même des gens de leur propre famille qui ne la connaissait pas tant que ça. On recueille des confidences photographiques et des confidences de mots qui sont importantes à dire pour eux.

**Luc Hossepied**

À quoi sert l'expo pour nous, spectateurs ?

**Carl Cordonnier**

L'objectif est un peu de donner à comprendre, à lutter contre les idées toutes faites. C'est la juxtaposition des images, la confrontation des parcours et des mots qui donnent à comprendre l'autre pour mieux se comprendre soi-même et éviter ainsi des frustrations et des peurs...

**Luc Hossepied**

C'est quoi l'intégration, Carl ?

**Carl Cordonnier**

C'est accepter l'univers dans lequel on arrive et le fait d'être accepté par l'autre.

Les gens qui ont décidé de rester en ont fait le choix et il y a une phrase dans l'exposition qui la résume bien, quand l'un d'eux dit : « Quand je vois les côtes de l'Algérie, je dis c'est mon pays, et quand je vois les cheminées de Grande Synthe, je m'écrie c'est chez moi »... C'est bien l'esprit de l'exposition.

**Luc Hossepied**

Teresa Sune, vous êtes enseignante en Catalogne. Depuis environ cinq ans, l'Espagne est confrontée à une émigration d'Américains du Sud dans une société qui n'était peut-être pas prête à accueillir des enfants d'émigrés. Dans votre école, vous avez été détachée pour coordonner un travail artistique autour de ces jeunes élèves pour qu'ils puissent dire d'où ils viennent.

*Teresa s'exprime en catalan, une amie, Isabel traduit...*

Dans un monde aussi global, je crois qu'il est important de remarquer les choses qui sont petites et ne sont pas visibles.

Je travaille dans une école publique de Barcelone depuis 1992. L'émigration, en Espagne, est un phénomène récent. Cette école est basée dans un quartier bourgeois de Barcelone qui n'avait jamais imaginé qu'une population émigrante allait, un jour, s'installer dans leur quartier. Ils ne comprennent toujours pas pourquoi ils se sont installés là plutôt que dans un quartier plus défavorisé. On en est encore à ce moment de surprise de comment on voit l'autre et comment l'autre nous voit.

Cette école perdait des élèves, parce qu'en Espagne, l'école publique ne reçoit pas beaucoup d'argent, ce qui fait que les élèves vont dans le privé. L'émigration a donc, en quelque sorte, revalorisé l'école. Les professeurs doivent donc faire des efforts pour revaloriser leur propre école, qui n'a pas beaucoup de subventions, à partir de l'émigration, ce qui est un phénomène absolument nouveau.

**Luc Hossepied**

Il n'y a pas la rupture de la langue, puisque les enfants venus d'Amérique latine parlent l'espagnol, mais il y a la rupture autour du pays, de la famille ...

**Teresa Sune**

Chez nous, à l'école, on ne s'exprime pas en espagnol mais en catalan. Les enfants passent d'une langue à l'autre en travaillant sur les émotions, de ce que la rupture a signifié chez eux du fait de l'émigration.

**Luc Hossepied**

Il faut donc former les enseignants à ces nouveaux élèves ?

**Teresa Sune**

Les enseignants ne reçoivent pas de formation supplémentaire. Chez nous, les enseignants ne reçoivent que très peu de formation initiale et c'est un challenge de plus pour eux de savoir comment travailler avec ces enfants qui viennent parfois de dix-huit nationalités différentes et qui arrivent à n'importe quel moment de l'année dans le pays, en allant directement à l'école.

On a tendance à penser que les enfants, plus ils sont petits, moins ils ont de choses dans leurs valises... On oublie que les enfants ont toujours une valise pleine de choses, de la famille, des couleurs, des trésors qu'ils ont dû laisser derrière eux. Pour rendre tout cela visible, on travaille avec les enfants à partir de l'émotion, et l'art peut aider. Grâce à la peinture, à la danse, au théâtre, on peut aider ces enfants à reconstruire leur structure interne.

**Luc Hossepied**

Que faites-vous en lien avec les parents de ces enfants ?

**Teresa Sune**

On fait ce qu'on peut !

On ne regarde habituellement pas de la même manière des enfants et leurs parents, on n'a pas la même attitude, par exemple, devant la beauté du visage d'un enfant marocain et face à la manière dont sa mère est habillée, on a tendance à regarder les gens de façon différente selon l'âge qu'ils ont. Les parents, de leur côté, souhaitent que l'école soit mieux pour leurs enfants que cela n'a été pour eux-mêmes, et notre travail à l'école est aussi d'arriver à pouvoir construire l'image des parents.

**Luc Hossepied**

S'il n'y avait pas ce travail artistique avec les enfants dans votre école, qu'est-ce qui manquerait ?

**Teresa Sune**

On ne peut pas dire que s'il n'y avait pas l'art, il n'y aurait rien de bon à l'école. Ce sont plusieurs choses qui construisent, à travers la vie scolaire, la personnalité de chacun. Chez nous, on pense aujourd'hui qu'il ne faut plus enseigner aux enfants de la même manière qu'on le faisait avant. Vu les changements dans la société, l'école doit s'ouvrir sur la vastitude du monde et faire comprendre aux enfants que le monde n'est pas égal pour chacun, mais plein de situations, de réalités très différentes les unes des autres.

**Luc Hossepied**

Christiane Véricel, votre Cie, Image Aiguë, produit des spectacles autour des enfants et des émotions qu'ils vivent. Dans votre dernier spectacle, vous proposez à des enfants de Vienne, de Nanterre ou de Barcelone de participer à un même spectacle.

**Christiane Véricel**

Je dirige, depuis vingt ans, une compagnie de théâtre dans laquelle je développe un travail un peu différent de ce qui se pratique ailleurs. Dans tous les spectacles, auprès des adultes professionnels, jouent des enfants et des adolescents qui viennent de différents pays et qui parlent sur scène leur langue d'origine. On a tendance à n'y voir que des enfants, or ces spectacles se sont bâtis sur la rencontre de l'équipe artistique professionnelle de la compagnie avec ces enfants que nous croisons et que nous formons au cours des voyages.

**Luc Hossepied**

Est-ce que ce sont des enfants qui ont vécu des situations difficiles ou sont, au contraire, dans leur société, totalement intégrés ?

**Christiane Véricel**

J'ai travaillé, par exemple, avec beaucoup de bonheur dans l'école de Térésa. Je demande toujours, quand je travaille avec des structures, à rencontrer beaucoup d'émigrés, car ce qui m'intéresse, entre-autres, c'est le mélange des langues. Ça, c'est le côté artistique, mais évidemment, sous-jacent à cela, il y a un grand intérêt de ma part pour l'immigration. J'ai toujours été fascinée par les gens qui partent de chez eux pour arriver quelque part, s'y installer, et recréer quelque chose de vivable. Je ne veux pas travailler sur le « ghetto », c'est-à-dire de n'avoir que des émigrés entre-eux, mais voir comment on peut travailler avec les émigrés et les autochtones.

Par rapport à mon travail en Autriche, à Vienne, j'ai travaillé entre-autres avec deux petites filles turques et une Autrichienne, parce que je pense que les réunir sur scène, sur ce lieu qui est utopique et imaginaire, les faire se côtoyer, me paraît important pour créer ce type d'émotions dont parlait Térésa tout à l'heure.

**Luc Hossepied**

Ces émotions sont-elles toujours centrées au niveau de l'exil, du regard qu'ils portent sur le pays dans lequel ils arrivent, ? Est-on toujours exilé, quand on l'a été, garde-t-on toujours en soi cette rupture ?

**Christiane Véricel**

Mon premier regard, quand je rencontre ces enfants, est un regard de metteur en scène et d'auteur. C'est en les voyant travailler sur des histoires très simples que je me raconte, moi, quel personnage ils pourront être dans le spectacle. Il est évident que leur façon d'être et de bouger est habitée par ce qu'ils ont vécu. Nous, nous bâtissons des personnages à partir des émotions qu'ils ont vécues. Pour ne pas avoir d'idées préconçues, je me défends de demander d'où ils viennent et quel est leur vécu. Mon premier contact avec eux est de les regarder et de créer un pont entre les comédiens et eux à travers des histoires universelles.

À travers cette universalité, un des objectifs est de retrouver la spécificité de chacun par rapport à ce que chacun a vécu.

Je pense que ce qu'on a vécu, on l'a en soi, mais le théâtre permet de valoriser la personnalité de chacun, en ce sens que ce qu'on a vécu sert à construire quelque chose pour la scène. D'autre part, cela permet de se frotter à d'autres gens qui ne parlent pas forcément la même langue, d'avoir ainsi une forte communication avec les comédiens et avec le public, et je pense que tout cela fait évoluer les choses. Mais je crois que ces fondations, qui font aussi la grande richesse de la personnalité de chacun, sont là pour toujours, bien sûr.

**Luc Hossepied**

Comment les enfants changent-ils entre le début du travail jusqu'à l'après-représentation ?

**Christiane Véricel**

Nous ne cherchons pas à mesurer le changement de chacun, c'est-là une affaire personnelle. Certains rentrent très vite en communication, d'autres restent en retrait. Certains, qui voulaient au départ faire du théâtre, passent leur temps à se cacher dans les décors par peur d'être regardé... Il y a beaucoup de réactions différentes selon la personnalité de chacun, néanmoins ce qui me plaît beaucoup, c'est de voir comment l'enfant prend du plaisir à être regardé et à jouer ces personnages-là. On a, parmi les comédiens, une grande partie de débutants, et ce que je trouve émouvant, c'est cette première confrontation avec le public, c'est surtout une forte émotion d'être regardé par un public nombreux et c'est étonnant à quel point cela peut-être épanouissant pour certains.

**Luc Hossepied**

Le fait qu'il y ait systématiquement plusieurs langues, est-ce essentiel dans votre travail ? Pourriez-vous travailler de la même manière avec des enfants de différents coins de France ?

**Christiane Véricel**

Non, je m'ennuie très vite, et la diversité des langues est déjà, pour moi, un grand plaisir, une musicalité, un voyage de l'oreille qui me paraît indispensable pour inventer. Je crois que cette diversité des langues recouvre des diversités de personnalités. On ne peut pas se payer des voyages tout le temps et partout, et donc le fait de pouvoir réunir ainsi des comédiens qui viennent de beaucoup de pays différents, c'est une manière de voyager dans sa tête.

**Luc Hossepied**

Qu'est-ce qui n'est pas universel et qui vous a peut-être surpris ?

**Christiane Véricel**

C'est à travers l'universel qu'on perçoit les particularités. Tout est particulier en chacun de nous et néanmoins repose sur un socle universel. Chez Térésa, à Barcelone, il y a beaucoup d'enfants extrêmement étonnants, dont Louisa, une petite fille du spectacle, qui a une richesse théâtrale, également dans la vie et qui est pour moi complètement étonnante. Elle tient très facilement tête aux comédiens adultes. Il y a aussi la force d'une petite fille turque, elle, extrêmement frêle, qui elle aussi tient tête à ces comédiens... Ce qui me passionne c'est de voir la force de caractère que le théâtre peut mettre à jour chez certains enfants.

**Luc Hossepied**

Qu'est-ce que deviennent ces enfants après le spectacle ?

**Christiane Véricel**

Certains souhaitent continuer, et, pour se faire, il faut que les parents et les enseignants soient d'accord. Certains, au moment du passage en sixième, abandonnent, à cause de la volonté des parents. Il y en a aussi, surtout les adolescents, qui trouvent que ça leur prend trop de temps et qui préfèrent aller faire autre chose. Il m'arrive de les croiser à nouveau parfois sur un spectacle.

**Luc Hossepied**

L'exil, c'est quoi pour vous ?

**Christiane Véricel**

Ce n'est pas qu'une affaire de pays, c'est plutôt le fait que quelqu'un se trouve dans la situation de devoir tout reconstruire autour de lui. Pour moi ce serait terrible d'arriver seul dans un endroit où je ne parle pas la langue, de trouver un travail ... J'ai une énorme admiration pour les émigrés qui doivent se resocialiser complètement.

**Luc Hossepied**

Les enfants qui participent au spectacle, sont-ils des exilés ?

**Christiane Véricel**

J'ai croisé des enfants que je considère comme exilés alors qu'ils ne sont que les enfants de la rue, comme certains, que j'ai croisés à Casablanca, qui sont des exilés volontaires, qui ont choisi de quitter leur famille car ils s'y trouvaient mal et ont choisi de vivre dans la rue. Je trouve que c'est une forme d'exil. Cela dit, je trouve que l'enfant, en général, n'est pas exilé volontaire, que c'est à cause des parents, que c'est à la fois une très grande souffrance dans la mesure où ils ne comprennent pas ce qui arrive ; c'est aussi une souffrance moindre dans la mesure où ils sont encadrés par leur famille.

Quant à être exilé sur scène, j'espère que c'est un grand bonheur pour tout le monde, c'est le côté jubilatoire de l'exil qui se ressent également beaucoup quand on est spectateur.

**Luc Hossepied**

Qu'est-ce que signifie pour vous l'exposition Émigration ?

**Christiane Véricel**

Ce qui m'a étonné c'est comment, en ne choisissant que trois ou quatre clichés, on arrive à donner des émotions, de par ces photos qui se côtoient. Je trouve ça très fort d'arriver ainsi à donner l'idée d'un trajet, d'un aller et retour, ces photos me touchent beaucoup.

**Luc Hossepied**

Qu'est ce que le public pense de vos spectacles ?

**Christiane Véricel**

En général, ceux qui viennent me voir sont ceux qui ont aimé... J'entends parfois certains dire que ces enfants sont très spontanés. C'est à la fois un compliment qu'on ne sente pas le labeur qui est derrière, et pourtant la réalité c'est que c'est un énorme travail de la part de tous.

**Luc Hossepied**

Mara Borchardt, vous êtes argentine, vous venez de Buenos Aires, vous travaillez à la production artistique d'une association qui s'appelle « Crear vale la pena ». Vous travaillez en lien avec huit cents jeunes qui vivent dans les bidonvilles qui entourent la ville. C'est à l'inspiration d'une chorégraphe que l'on doit ce travail artistique, Inès Sanguinetti. Racontez-nous comment elle a eu l'idée de travailler avec ces jeunes exclus, qui vivent sous le seuil de pauvreté, dans un monde de violence ?

**Mara Borchardt**

En fait, son mari travaillait déjà dans une association qu'il avait fondée et qui développait plusieurs programmes de soutien à l'éducation formelle dans les bidonvilles. Il y a un groupe de jeunes qui lui a demandé de trouver quelqu'un qui puisse les aider à monter une pièce dans laquelle ils souhaitaient raconter leurs histoires, sur un processus de récupération de drogues. Inès a travaillé avec eux. Ils ont monté cette pièce dans leur école et l'ont montré, à la fin, à la communauté. Inès était si ravie qu'elle a proposé à un festival de montrer cette pièce, mais le groupe n'a pas voulu sortir, à cause de la stigmatisation que ça représentait à leurs yeux.

Elle a donc pensé faire des ateliers dans le quartier, pour donner une formation sur une durée plus importante. Cinq ans après, elle a pensé qu'il serait indispensable que ces jeunes aient un vrai espace qu'ils puissent gérer pour reconstituer leur identité. On a donc pensé créer des centres culturels communautaires, qui sont placés à l'intersection de la ville et des bidonvilles, afin que des gens de ces différents espaces puissent se rencontrer, travailler et produire ensemble et surtout afin de développer un projet à la fois artistique et communautaire. En effet, ça rend service à toute la population, et elle est prise en charge par ces jeunes.

Il y a des ateliers d'art, de danse, de théâtre, de musique ; il y a également des formations professionnelles artistiques et techniques, afin de former des animateurs pour ces centres culturels. Il y a aussi de la production artistique ; on crée des spectacles dont un qui tourne cette année en Allemagne.

Ces jeunes prennent en charge la gestion administrative du centre. Ils forment une équipe d'une vingtaine de personnes entre quinze et trente ans, qui prennent aussi en charge les activités du centre.

On avait voulu privilégier les jeunes qui souvent, dès quinze ans, quittent l'école parce que la famille ne peut plus soutenir leur scolarité, mais on a dû aussi proposer des activités pour les enfants et des adultes.

**Luc Hossepied**

Ces jeunes sont-ils en exil dans leur propre société et tout votre travail est-il de les ramener dans le lien avec la société ?

**Mara Borchardt**

C'est plus compliqué que cela car 55 % des Argentins sont pauvres. Dire que la moitié de la population est en exil, ca serait trop fort ; mais pourtant, oui, dans un sens, une grande partie

de la société est en dehors de ce que vous vous connaissez comme la vie normale. Pour vous donner quelques chiffres : 40,7 % de la population a en dessous de 29 ans, 67 % de ces jeunes vivent sous le seuil de la pauvreté et 50 % des adolescents entre 16 et 18 ans ont quitté l'école et n'ont pas de travail. Ce centre devient donc un espace pour développer un projet de vie, à la fois individuel et collectif.

Mais il faut dire également que les artistes, dans notre pays, c'est une classe d'exilés aussi. Chez vous l'état soutient la création artistique, chez nous, il n'y a aucun soutien. Le lien entre ces jeunes et les artistes est donc très fort, car les artistes ont du mal à développer leurs projets à moins qu'ils trouvent des fonds qui viennent le plus souvent de l'étranger.

**Luc Hossepied**

Avez-vous l'impression que vous vivez à peu près la même histoire que ceux qui se sont exprimés ici ?

**Mara Borchardt**

Oui et non.

On ne vise pas l'individuel, mais on cherche surtout à créer des espaces, des contextes pour qu'il y ait des institutions qui soient dans la recherche du développement de cette société. On fait ce travail au niveau des centres culturels, mais aussi en promouvant des réseaux avec d'autres associations qui travaillent dans le même domaine que nous. C'est-à-dire des associations qui pensent l'art comme un outil pour la transformation sociale, même si elles visent soit l'éducatif, soit la production artistique, ou si elles travaillent avec des populations en difficulté de santé ou autre.

On travaille aussi en lien avec d'autres pays d'Amérique du Sud : le Brésil, le Chili, le Pérou, et la Bolivie.

**Luc Hossepied**

À un moment donné est-ce que ces centres communautaires co -produisent ensemble ? Ne pas être pris en charge, c'est essentiel dans votre projet ?

**Mara Borchardt**

Oui. Notre stratégie c'est qu'on apprend en faisant ; la pratique est simultanée aux espaces de formation. Il est très important que l'autonomie et la prise de responsabilités soient acquises par ces secteurs qui ont été en général fortement manipulés par les élus. Leur rapport avec la société a toujours été très passif : ou bien on ne fait rien parce que rien ne va changer, ou bien, si on fait quelque chose c'est pour recevoir quelque chose en échange

**Luc Hossepied**

Pensez-vous avoir votre place dans ce débat « Regards d'artistes sur l'exil » ?

**Mara Borchardt**

On s'y retrouve car nos artistes sont des exilés et l'on voit souvent, chez nous, des gens partir, tandis que vous, vous les recevez... Même ceux qui ne partent pas se sentent aussi un peu des exilés car on construit l'histoire avec ceux qui restent, ce qui fait que l'on se sent un peu interrompus dans notre projet de vie, et quand on ne voit pas d'horizon, de futur, quand on est si pauvre, ce rideau qui descend toujours face aux yeux, c'est une forme d'exil aussi...

**Luc Hossepied**

Quelles photos retenez-vous de l'exposition Émigrance ?

**Mara Borchardt**

Je disais à Carl que c'est surtout un texte qui m'a frappé dans lequel on demande à une femme quelle est sa formation et qui répond c'est Auschwitz.

**Luc Hossepied**

Carl, parce qu'ils ont vécu des épreuves, parce qu'ils ont surmonté des épreuves, les exilés sont plus forts ?

**Carl Cordonnier**

Ce qui me marque dans les gens qu'on a rencontré c'est que le fait de tenter sa chance ou de rêver sa vie dans la difficulté donne une force incroyable et une capacité à aller de l'avant, et en même tant des faiblesses et une vulnérabilité qui donnent une capacité d'attention aux autres, une sensibilité de ceux que j'appelle les gens du nord, de l'étranger.

**Luc Hossepied**

Pourquoi notre société a-t-elle peur aujourd'hui des étrangers et qu'elle ne regarde que les richesses, mais pas les différences, surtout quand elles sont violentes ?

**Carl Cordonnier**

Parce qu'on a peur de ce qu'on ne comprend pas. L'incompréhension crée du rejet, la compréhension permet de s'identifier mieux et de partager des choses qu'on a en commun.

**Luc Hossepied**

J'interromps un peu le cours du débat car Christiane Véricel doit partir... Quelqu'un souhaite-t-il lui poser une question ?

**Inès Sanguinetti**

Peut-être ai-je mal compris car je fais beaucoup d'efforts pour comprendre le Français, mais quand Luc a demandé si ton travail serait le même si les enfants étaient tous francophones, tu as répondu que non car tu étais intéressée par la sonorité de ces différentes langues pour ton travail. Cela m'a choqué car je pensais que le sens de la pièce aurait à voir avec la disparition quotidienne de milliers d'enfants pour des causes évitables et que les langues différentes n'étaient là que pour témoigner de leurs cultures, de leur réalité et non pas une seule question de la diversité ou de la musicalité des langues.

**Christiane Véricel**

Je pense que la langue est quand même l'essentiel de la personnalité des gens et de la culture ... J'ai parlé de la musicalité et tout le mélange social qui est derrière m'intéresse, mais pourquoi pas la musicalité, car c'est aussi, par l'oreille, entendre toutes ces personnalités différentes... Il ne faut pas entendre la musicalité comme quelque chose de superficiel... Je pense que la diversité des langues représente la diversité des cultures... Pour moi la musique des langues, c'est quelque chose de profondément humain et social...

**Inès Sanguinetti**

Je suis danseuse, je danse avec la musique, avec le silence aussi ; quand on mélange la diversité.....

**Christiane Véricel**

Ce que j'ai décrit ne rend compte que très superficiellement de ce que représente le fait de travailler théâtralement avec des personnalités, que ça soit des adultes ou des enfants. Voir ce que ça peut mettre en jeu est un travail énorme, mais aussi être à l'écoute de chaque comédien que j'ai en face de moi pour faire que le passage sur scène soit réussi pour les spectateurs, mais soit également source d'émotion profonde pour ceux qui jouent, est mon objectif profond. Je me garde d'avoir des visions trop tranchantes parce que je crois que tout est mêlé.

**Luc Hossepied**

Penny Rae, on parle depuis tout à l'heure de projets avec des gens qui ont vécu des choses, difficiles, des exils volontaires ou involontaires ; vous, le travail que vous menez avec Carl, c'est sur l'avenir, sur comment on se projette ?

***Penny Rae s'exprime en anglais*****Carl Cordonnier (traducteur)**

Nous avons commencé le projet à Bruxelles il y a 3 ans, dans le plus grand centre de demandeurs d'asile d'Europe, le Petit Château, où des artistes anglais sont intervenus à plusieurs occasions. À la demande de certains adolescents, qui souhaitaient parler de leur futur et non de leur passé, une unité particulière a été créée. Des échanges se sont créés entre

les artistes et les adolescents qui ont revendiqué que leur point de vue soit entendu, et ont souhaité participer de manière active aux témoignages qu'ils pourraient apporter.

Nous avons donc développé un projet avec eux, dans une dizaine de villes européennes avec l'idée de faire des photos, sans s'attacher à leur statut de réfugiés, mais en s'attachant à leurs dimensions humaines et individuelles. L'idée était de photographier cinq jeunes locaux, dans chaque ville, et cinq jeunes demandeurs d'asile, de les approcher par l'image dans leur diversité. Le texte avait également le même écho, celui de révéler leurs rêves et leurs aspirations en tant qu'adolescent.

On parlait tout à l'heure de l'exil ; pour eux, très concrètement, ça veut dire : qu'est-ce qui va se passer dans l'heure qui suit ? Est-ce que je vais pouvoir survivre, avoir des papiers ? Dans cette période de l'adolescence, entre quinze et dix-huit ans, ils essaient de se construire avec, comme finalité parfois, sur trois ans de construction, l'injonction de devoir repartir dans leur pays d'origine...

**Luc Hossepied**

Qu'est ce que cela leur a apporté ?

**Carl Cordonnier**

C'était un travail d'interview photographique et sous forme également d'entretiens, dans un lieu qu'on choisissait ensemble, sur quelque chose qui les rapprochait de tous les autres jeunes, de telle sorte qu'il y ait plus de similarité entre tous les jeunes.

## **DÉBAT**

**Mara Borchardt**

Je voulais juste savoir si, pour l'exposition Émigrance, les photos ont été choisies par vous-mêmes ou bien si les personnes qui ont été photographiées ont participé à la sélection ou à l'écriture finale du texte ?

**Carl Cordonnier**

Ils sont, pour l'un et l'autre projet, venus au vernissage de l'exposition, ont présenté eux-mêmes les photos. Il y a eu des lectures de texte qui ont été faites, et chacun avait l'opportunité de parler de sa propre histoire. On a choisi les photos avec eux, il y a eu un échange, afin qu'ils soient d'accord sur le fond.

**Isabelle (Espagne)**

Comment ses différents projets sont-ils soutenus ?

**Carl (Penny)**

Cela a été financé par le British Council qui a des bureaux installés dans les différents pays où nous avons travaillé. Ils ont localement trouvé les fonds à partir de Bruxelles dans les villes où nous avons travaillé, donc une situation de travail très confortable. Ils ont financé la venue de l'exposition et toute la logistique d'organisation.

Pour l'exposition Émigrance, il y a eu des fonds de Lille 2004, du Fasild, et du conseil régional, pour un budget total de 200 000 euros.

**Mara Borchardt**

Pour nous, il est très difficile de trouver des fonds. Il faut écrire les projets, afin de trouver des financements au jour le jour. Certaines institutions nous ont soutenu pour une durée de trois ans, ce qui permet de mieux développer les programmes. En 1999, il y a eu des financements de la banque américaine du développement, de la Fondation Avina, fondation privée suisse, et de la Fondation de France. En ce moment, on a également le soutien de l'institut CEA, d'une autre banque et également nous sommes en partenariat avec d'autres associations avec lesquelles nous obtenons des fonds pour monter des projets.

Malgré cela nous montons quand même des projets à longs termes, car nous avons confiance en nos objectifs, même si on ne sait pas si nous serons encore ouverts l'an prochain. Il y a aussi des dons individuels de la part de beaucoup de gens.

**Teresa Sune**

Chez nous, évidemment les enseignants sont payés par le gouvernement de la Catalogne, mais le budget annuel pour l'école est de 1800 euros par an pour les 180 élèves.

**Luc Hossepied**

Madame, qu'avez-vous pensé de notre rencontre ?

**Mme Poussou**

Je suis malheureusement arrivée plutôt vers la fin, mais je trouve ça très intéressant... Je suis colombienne et toutes ces choses-là me touchent. Il y a tous beaucoup d'efforts, d'entraide pour faire tisser et grandir toutes ces histoires personnelles, à travers l'art.

**Vincent Poussou**

Chacun a apporté ici des expériences différentes ; entre le travail de Christiane Véricel et l'exposition *Émigrance*, et l'on a bien vu dans le débat que les réalités dont on parle sont tellement différentes entre la réalité française et celle, par exemple, sud-américaine et que les moyens attribués sont complètement différents... Donc, le regard de l'artiste, oui, mais la réalité sociale, oui aussi ... On ne peut pas se borner à ne parler que du regard de l'artiste, je crois que c'est un peu ce dont voulait parler Inès par sa remarque.

**Luc Hossepied**

Pourriez-vous évaluer votre propre projet par rapport aux autres ?

**Carl Cordonnier**

Notre moyen d'évaluation, c'est la fréquentation dans les lieux, la perception que les gens ont de ce travail, les traces qu'on laisse, les témoignages des gens et donc la capacité du public à s'approprier une trace par rapport à l'action qu'on a essayée de mettre en place.

**Inès Sanguinetti**

Tout le monde cherche à savoir où est l'argent, où on le trouve... Nous avons le soutien de la Fondation Avina qui a fait une sorte de révolution en termes de donation ou de sponsoring. Ils appellent leurs bénéficiaires leurs partenaires. Dans cette logique, au niveau de l'éthique et de l'idéologie, le fondateur, qui est aussi le propriétaire des entreprises, localisées en Amérique du Sud, qui sont à l'origine de la Fondation Avina, ce fondateur a fait la donation en actions. Il a mis à disposition un certain montant du bénéfice de ces entreprises pour une valeur de 1000 millions de dollars ; c'est donc une donation qui continue durant toute la durée de vie des entreprises. Donc, à chaque fois qu'on nous demande quelque chose au niveau de notre budget, je me rappelle toujours le changement qu'ont fait dans leur vie les premières cinquante personnes qui ont décidé de soutenir l'organisation, et aussi du changement que Smith Heidi a décidé dans sa propre vie de donner ainsi la possibilité de la durabilité dans le temps pour nos actions. Ce n'est pas seulement donner de l'argent, mais c'est changer de vision en soi-même pour un projet global qu'on soutient pour tout le monde, à travers le travail de ces associations.

**Teresa Sune**

Il serait bon que les enseignants et la culture puissent se mettre d'accord pour donner une finalité commune à un budget. Les écoles refusent souvent la culture parce que les enseignants se sentent utilisés par les agents culturels ou les artistes qui vont dans l'école pour travailler avec le matériel qu'ils ont, c'est-à-dire, les enfants. Cela serait merveilleux que l'on puisse travailler ensemble et que les budgets soient plus équilibrés et pensés pour faire un monde meilleur.

J'ai visité l'exposition *Émigrance* avec les trois enfants qui étaient dans le spectacle de Christiane Véricel, dont celle qui vient de notre école, et cela a été merveilleux de voir comme ils se voyaient réfléchis dans l'expo et comment ils se retrouvaient eux-mêmes, à travers les expériences des autres gens qui sont, eux-aussi, partis de leur pays. Ce serait très intéressant de travailler avec des enfants en situation d'émigration, en leur montrant ainsi des

livres, des photos, des films dans lesquels ils se reconnaissent, tout ça, ce n'est pas du tout inutile...

### **Mara**

Je voudrais m'adresser à Vincent, le mari de la colombienne, quand tu disais que la situation est bien différente en France par rapport à l'Amérique du Sud. C'est vrai, mais je me demande jusqu'à quel point... Je crois que si Inès posait la question à Christiane, c'est parce qu'elle ne travaille pas qu'avec des français, mais justement surtout avec des jeunes qui viennent de l'Amérique du sud. Jusqu'à quel point, quand quelqu'un qui, dans son pays, vit dans des situations d'inégalité, peut-on l'oublier quand il arrive ici ?... Est-ce que, tout d'un coup, franchir les frontières de la communauté c'est oublier l'inégalité et la transformer en diversité ? C'est une question à laquelle il faudrait bien réfléchir.

### **Une dame traductrice**

J'ai travaillé avec les enfants de Vienne pour la Cie Image Aiguë, et j'ai longtemps travaillé aussi dans une friche culturelle à Vienne dans des réseaux européens. Ce que j'ai vu ici, c'est vraiment le regard des artistes, le travail plutôt du côté social ou pédagogique. Il me paraît assez difficile de construire un pont entre les deux et ne pas perdre l'équilibre entre les deux...

### **Mara Borchadt**

Nous, en fait, on n'essaye pas justement de conserver un équilibre, mais d'en faire une synthèse. Quelqu'un de la Cie Black Blanc Beur disait hier, dans une autre réunion, justement que la transformation sociale ce n'est pas une activité, c'est l'activité en tant qu'artiste, l'activité humaine et donc la réalité sociale, c'est le monde où il vit.